

LE CERTIFICAT DE MARIAGE

Devant l'ambassade elle hésita un moment. C'était une journée chaude de printemps, et il soufflait une légère brise qui venait lui caresser les mollets et remontait le long de ses bas en nylon. Elle défroissa sa jupe du revers de la main, tira discrètement sur son chemisier blanc et, agrippée à son sac à main comme si le vent allait l'emporter, elle releva enfin la tête. Le drapeau se dandinait tristement au bout de son étendard, elle observa quelques secondes les couleurs de son pays. Elle sentit son cœur se resserrer.

Malgré son âge avancé, Mamá avait ce sentiment de culpabilité qu'éprouvent les enfants qui rentrent tard chez eux sans permission. Quelque part au fond d'elle, Mamá craignait de voir sa mère derrière les portes automatiques, l'attendant depuis soixante ans avec l'espoir qu'elle aurait retrouvé sa dignité perdue. Qu'elle serait là, debout, sans un sourire, muette, comme le jour où elle l'avait quittée. Et derrière elle les tantes, oncles, cousins, voisins, amis qui l'avaient vue partir un matin d'octobre pour traverser un pays qu'elle ne connaissait qu'à travers les articles publiés dans les journaux. Et tous ces visages de compatriotes qu'elle avait croisés au cours de son exil, tous ces visages qui supposaient sans doute qu'elle n'était qu'une veuve républicaine de plus en quête d'une terre d'accueil.

Elle se revit embrasser sa mère sur les deux joues avant de traverser le champ qui séparait leur petite maison du chemin en terre battue, main dans la main avec sa fille. En guise d'adieu sa mère avait murmuré « écris-nous si tu le peux », mais sans vraiment y croire. Mamá, ils l'avaient déjà perdue douze ans auparavant lorsqu'elle avait épousé cet homme qui l'avait quittée presque sitôt la messe célébrée, un enfant dans les entrailles. Depuis ce jour Mamá avait perdu son rire de jeune fille et s'était prostrée dans une attente sourde à tout commentaire. A qui osait lui parler de son mari, elle répondait invariablement : « Il est vivant. Il est en France, il travaille. Il m'a écrit le mois dernier qu'il reviendrait bientôt, il reviendra.

Ca suffit, je ne veux plus rien entendre».

Avant même d'avoir traversé son village Mamá était déjà loin : ses yeux regardaient vers la France et elle ne les baisserait pas avant d'avoir passé la frontière. Le petit chemin en terre battue en avait rejoint un autre, puis un autre, et en suivant les méandres de ce territoire désolé, elle avait fini par rejoindre des groupuscules sans espoir et sans illusions qui erraient le long des routes, anonymes et pourtant si familiers : eux aussi étaient partis de l'endroit où ils étaient destinés à prendre racine, à vivre, tout simplement, sans se poser de questions.

Elle savait où elle allait et pourquoi elle y allait. Elle s'était préparée à ce

voyage pendant douze ans, elle s'était imaginé les chemins qu'elle aurait à parcourir, debout dans leur maison du sud pendant qu'elle préparait les repas, elle s'était ressassé la carte de son pays ville par ville lorsqu'elle travaillait à la vigne, elle avait rêvé de cette rencontre avec son mari en frottant le linge au lavoir du village. Et elle avait rappelé jour après jour à sa fille qu'elle avait un père, elle lui avait lu des passages des courriers qu'elle recevait de temps à autre, si bien que cette dernière avait grandi dans l'ombre d'un père absent et que sans le connaître, elle l'avait attendu, respecté, et peut-être même aimé.

Mamá avait parcouru avec obstination tout le pays en quelques jours seulement, avec un courage qu'elle ne se connaissait pas et qu'elle ne reconnaîtrait pas comme tel, même des décennies plus tard. Elle avait pris le train pour Port-bou avec un passeport d'un mois seulement mais elle savait, elle savait au plus profond d'elle-même qu'elle ne reviendrait pas. De tout ce voyage sans retour ses petits enfants n'entendraient qu'une phrase ou deux glissées comme dans un soupir :

« C'était le début de l'hiver, il ne faisait pas chaud... » Sa fille, elle, s'en souviendrait toute sa vie.

« Tu as tout, Mamá ? »

La vieille dame lui répondit sur un ton sec, énervée même, gênée d'avoir été prise en flagrant délit de nostalgie.

« Si, si. Allez, on y va. »

Sa fille, elle, ne pouvait pas oublier. Ce voyage, déjà pénible en lui-même, marquerait le début de la plus grande désillusion de sa vie, celle avec laquelle elle aurait à vivre, malgré tout. Maintenant elle avait une soixantaine d'années, une fille, et plusieurs petits enfants. Mais elle était toujours aux côtés de sa mère. Elle l'admirait sans retenue pour son audace et sa ténacité, cette petite femme flétrie, si digne dans sa jupe bleu marine plissée.

Deux pas et l'Espagne leur ouvrit grand ses portes. Il suffisait de deux pas, deux petits pas, et les grandes baies légèrement teintées les invitaient courtoisement à entrer. A l'intérieur, c'était l'Espagne. Mais non pas cette Espagne dont la lumière aveuglante tannait la terre sèche de leurs souvenirs, mais une Espagne terne, propre et bureaucratique.

Les deux femmes se dirigèrent d'un pas sûr vers le comptoir d'accueil. La vieille dame deux pas en avant, suivie avec un respect évident. Le hall était désert, leurs pas résonnaient sur le carrelage impeccable. Derrière le comptoir, plusieurs bureaux derrière lesquels des individus s'affairaient. Au premier plan, une jeune femme d'une vingtaine d'années, avec son prénom inscrit sur le sein droit. Cette dernière leva la tête et leur sourit :

« Bonjour mesdames. Que puis-je pour vous ? »

« Bonjour. Je suis là parce que je souhaiterais faire réhabiliter mon premier mariage. »

La réceptionniste regarda d'un air légèrement surpris cette vieille dame qui se tenait devant elle, le dos bien droit, la tête haute. Elle était petite et sèche. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Quatre-vingts ans ? Oui, c'est ça. Peut-être un peu plus. Elle devait être plus âgée que sa propre grand-mère. L'idée même que cette vieille dame ait pu être divorcée ou séparée ne lui vint même pas à l'esprit.

« Quand est décédé votre mari, Madame ?

- Mon mari n'est pas mort, Mademoiselle. J'ai notre certificat de mariage ici, voyez : 1937. Nous nous sommes mariés en 1937.

- Oui, je vois, Madame. Mais alors, quel est le problème ?

- Le problème, Mademoiselle, c'est cette mention, là, juste en bas, voyez ? ANNULE. Voyez ? ANNULE. Franco a annulé notre mariage l'année d'après. Parce que mon mari était républicain, vous comprenez.

- Oui, je comprends. Il y a beaucoup de personnes dans votre cas. Venez donc avec votre mari, nous verrons ce que nous pouvons faire, mais nous ne pouvons rien vous garantir.

- Je ne peux pas.

- Pardon ?

- Je ne peux pas. Mon mari, il dit qu'il a juste oublié, tout ça. Ou plutôt que ça n'a jamais existé. Parce que ça l'arrange bien, voyez : il a la mémoire sélective. Et la guerre l'y a un peu aidé, il faut dire. Mais moi je sais. Nous nous sommes bel et bien mariés, et je ne partirai pas d'ici tant que vous n'aurez pas enlevé cette mention sur mon certificat. »

La vieille dame se tenait au comptoir d'une main, et se cramponnait à son sac de l'autre, sans quitter la réceptionniste du regard. Elle parlait d'une voix un peu rauque mais parfaitement intelligible, sans hésitations. Sa fille plantée à ses côtés ne disait mot, mais semblait la soutenir dans sa démarche. Elle était coquettement habillée et légèrement maquillée. Une femme qui savait vivre avec son temps et qui savait mettre en valeur la beauté discrète dont elle avait hérité de sa mère, mais qui ne pouvait dissimuler cette tristesse palpable qu'on pouvait lire dans ses grands yeux verts. De beaux yeux verts, comme ceux de la vieille dame.

« Oui. Aujourd'hui mon mari habite dans un village, à trois cents kilomètres d'ici, pas très loin de la frontière.

Il ne veut pas se souvenir. Mais moi, je me souviens. Ma fille, elle est née après notre mariage. De qui serait-elle, si ce n'est de lui ? Je ne suis pas une femme perdue. Pour qui veut-il me faire passer ? Je veux que ce certificat de mariage soit réhabilité, et je vais lui rafraîchir la mémoire, qu'il le veuille ou non. »

La vieille dame, en colère, laissa tomber son poing droit sur la table, comme pour ponctuer sa demande. Un petit poing parcouru de veines saillantes, léger, silencieux, qui donnait l'impression de pouvoir se briser sur le comptoir en

bois. Mais un petit poing vif, fermé et volontaire. La réceptionniste regarda cette petite main un peu surprise et se demanda un bref instant où cette femme allait puiser tant de colère après tant d'années, puis se tourna vers la fille pour demander plus d'explications.

Avant même que la réceptionniste ait pu dire un mot, la vieille dame reprit, en criant presque cette fois dans le grand hall blanchâtre, de sa voix éraillée, les sourcils froncés, avec une bouche pincée qui lui ridait encore davantage les joues et faisait ressortir son petit nez anguleux.

« Ce mariage n'existe pas aux yeux de mon mari. Mais il existe, toute la vie il a existé, et je veux que ce soit écrit quelque part ! »

Toute la vie il avait existé, ce mariage. Mamá n'avait jamais pu s'en défaire. Il l'avait guidée jusqu'au fin fond de la campagne française, il l'avait poursuivie jusqu'aux profondeurs de sa mémoire de vieille femme usée par le passage des années, et maintenant elle était là, devant un comptoir d'ambassade, à essayer d'expliquer à une jeune inconnue l'importance d'un papier qui justifierait tant d'années sacrifiées à un homme qui n'en demandait pas tant, sinon tout le contraire.

Mamá ne pût s'empêcher de repenser aux lettres d'amour que son mari lui avait envoyées pendant douze ans depuis la France. Il était parti avec les premières vagues de réfugiés en lui promettant qu'il reviendrait les chercher ou qu'il trouverait un moyen de les faire venir, elle et leur fille qu'il n'avait jamais vue. Douze années pendant lesquelles Mamá avait attendu patiemment chacune de ses lettres, s'était émue de chaque mot tendre, et s'était nourrie d'espoir. Pendant douze ans elle avait élevé leur fille dans la certitude qu'ils formeraient à nouveau une famille. Pas un jour, pas une nuit elle n'avait douté de cet homme. Son mari.

Un homme en cravate était venu se poster derrière les deux femmes, une chemise cartonnée sous le bras. Brun, les yeux noirs, la trentaine, et une assurance que lui permettait sa belle carrure. Il regarda la réceptionniste par-dessus l'épaule de la vieille dame et lui sourit. La jeune femme se sentit flattée et lui rendit son sourire. L'homme fit alors mine de regarder sa montre et elle comprit qu'il était pressé. Mais la vieille dame ne semblait pas décidée à quitter le comptoir, elle n'avait même pas daigné se retourner lorsque les pas du nouveau venu s'étaient fait entendre, ni pour voir à qui était destiné le sourire de son interlocutrice, qu'elle fixait sans gêne aucune.

« Je veux que ce soit écrit quelque part, que nous nous sommes mariés. Qu'est-ce que je dois faire, pour que disparaisse cette mention ridicule en bas de mon certificat ?

- Vous savez, madame, des cas comme le vôtre, il y en a des centaines, des milliers même. Beaucoup de mariages ont été annulés pendant la guerre, soit par Franco, soit par les Républicains : allez vous y retrouver ! Nous pourrions nous

pencher sur votre cas mais il nous faut l'accord de votre mari. Comment voulez vous faire reconnaître un mariage sans le consentement de l'époux ? »

La réceptionniste regarda à nouveau l'homme qui patientait. Il avait ouvert la chemise cartonnée et faisait semblant de lire les documents qu'elle contenait. Il releva la tête et jeta un coup d'œil indifférent aux deux femmes qui le précédaient, sans vraiment prêter oreille à l'objet de leur présence dans cette ambassade. Il souffla bruyamment, comme pour attirer leur attention.

La fille de la vieille dame se retourna et lui lança un regard incisif. Décidément, ces jeunes, ils ne comprennent rien. Ils ne peuvent pas comprendre, c'est loin, tout ça, pour eux. Ils n'y étaient pas, ils n'ont pas vécu. Elle était consciente de l'empressement de la réceptionniste à les voir quitter ce comptoir, et pourtant, elle ne pouvait se résigner à partir sans s'expliquer, sans leur expliquer. On ne se retrouve pas là, à leur âge, sans raison.

« Je n'ai pas connu mon père, vous savez. Il nous a quittés pour la France quelques semaines avant ma naissance, quand Franco est arrivé au pouvoir. Ma mère et moi sommes venues le rejoindre ensuite. J'avais douze ans. Il s'était remarié entre-temps, avec une Française. Nous le savions. Nous sommes venues quand même. »

Sans baisser la tête, sans cligner des yeux, toujours appuyée au comptoir, Mamá voulut brider d'un simple regard le discours de sa fille. On devinait sans peine qu'elle avait toujours été et restait une femme opiniâtre. Malgré les rides. Malgré ce léger tremblement dans ses doigts fuselés. Malgré cette fragilité apparente qu'elle ne devait qu'au temps qui passe.

Mais elle la laissa parler.

Difficile de se souvenir de cette dernière à l'âge de douze ans. Avait-elle déjà ces yeux fatigués et ternes ? Que de déceptions la vie avait du lui apporter pour qu'elles puissent à ce point se lire sur son visage ! Dans les yeux de sa fille, la même fièvre que dans les yeux de Mamá, la même obstination dans la démarche, mais une grande fatigue, les premiers signes de la résignation. Elle avait porté la vie de sa mère à bout de bras. Et la honte. La honte d'être née bâtarde, par un mauvais coup du destin. Juste à cause d'un mot de plus en bas d'un certificat.

Mamá se revit soixante ans plus jeune, traversant un pays déchiré et attendant sur un quai de gare l'homme qu'elle avait épousé dans la petite église de son village natal. Aurait-il changé, depuis toutes ces années ? Il exploserait de joie, les prendrait dans ses bras, elle et sa fille. Oui, une autre avait pris sa place, mais Mamá savait qu'il y avait été forcé, il n'avait pas eu le choix, c'était ça, le mieux à faire. Mais il l'aimait, il fallait le croire, il les aimait.

Le quai s'était rempli et vidé en quelques minutes, de longues minutes pendant lesquelles elle avait scruté, le cou dressé, chaque visage sans lâcher la main de sa fille. De longues minutes, puis plus personne, ou presque. Une autre

femme accompagnée aussi d'un jeune enfant à l'autre bout du quai s'était approchée. Il n'y avait plus qu'elles, ce soir-là, sur le quai de Port-bou. Personne ne les attendait, on les avait oubliées.

Le chef de gare les avait finalement invitées à passer la nuit sur un banc de la salle des pas perdus. Il n'était venu que le lendemain.

Leurs retrouvailles n'avaient pas été de longue durée. Le temps seulement de lui faire un autre enfant, et de brûler les lettres d'amour qu'il lui avait envoyées durant toutes ces années. Et il les quittait à nouveau pour retourner chez la Française, laissant derrière lui un amas de cendres et une amertume indestructible dans le cœur de Mamá.

Les deux femmes avaient perdu une partie d'elles-mêmes sur ce quai de gare. Elles avaient perdu les quelques traces de dignité que cet homme leur avait laissées en les quittant la première fois. « Tu aurais du refaire ta vie, de ton côté ! Mais pourquoi tu es venue ? » avait-il dit un soir à Mamá. Mais elles ne pouvaient rien regretter : avaient-elles vraiment eu le choix ? Il était son mari, il était son père. Comment échapper à cela ?

« Vous savez, sa vraie femme, celle qu'il a épousée en premier, c'est moi. Pas l'Autre. » reprit la vieille dame, sur un ton plus calme maintenant. « On n'invente pas ces choses-là. Vous croyez que j'aurais eu une fille sans être mariée avec lui ? Je suis sa femme, qu'il le veuille ou non. Vous savez, cet homme, en vérité, je n'en veux plus. Je me suis d'ailleurs remariée en 1956. Mais ce que je dis moi, c'est que nous avons tous le passé que nous avons. Vous croyez, vous, que l'on peut tout effacer, juste comme ça, du revers de la main ? Moi je ne le crois pas. Même si vous oubliez, vous, les autres vous le rappellent. C'est ça, l'Histoire. Ce dont les autres se souviennent pour vous. Que ça vous plaise ou non. »

Il y eut un silence. La réceptionniste se sentait dépassée par tant de vaine obstination. Elle ne savait pas comment dire que son travail, c'était d'orienter les visiteurs vers le service adéquat en fonction de leur demande. Et que là, c'était bientôt l'heure du déjeuner. Son fiancé l'attendait à deux stations de métro pour aller manger au restaurant. Sans compter l'homme en cravate qui attendait toujours, mais qui avait perdu son sourire et montrait des signes évidents d'impatience.

La fille de la vieille dame fit écran entre la réceptionniste et le jeune homme et enchaîna.

« Vous comprenez, mon père, il dit qu'il a toujours tout donné à ses enfants. Les enfants de l'Autre. Moi je n'ai jamais rien eu de sa part, ma sœur non plus. Pas même une carte postale, une lettre pour notre anniversaire. Vous trouvez ça normal, dites ? Que mon père ne soit pas fichu de reconnaître qu'il s'est marié, et que je suis sa fille ? Il croit peut-être que nous en avons après sa fortune, allez savoir ! Comme si nous avions attendu après lui pour faire notre vie... En plus il a eu le culot de revenir habiter avec Mamá quand il s'est senti seul!

La solitude devait lui peser, vous comprenez : l'Autre est décédée il y a cinq ans... Disparaître toute une vie et revenir en terrain conquis ! Je n'osais plus aller chez Mamá, il se sentait chez lui, le bougre. C'est presque s'il ne nous insultait pas ! Revenir après tant de temps et ne pas être fichu de reconnaître qu'il est chez sa femme. »

La réceptionniste semblait gênée par tant de confidences. Elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur l'horloge au-dessus du sas d'entrée. Il était midi passé. Ses collègues s'étaient déjà éclipsées une à une, le jeune homme avait tourné les talons avec un signe de la main pour lui signifier qu'il repasserait plus tard.

« C'est moi qui ai dû appeler son fils pour qu'il vienne le sortir de chez Mamá. Je lui ai dit : « Vous ne pensez pas que cela lui ferait du bien de revoir un peu ses enfants ? » Il n'était pas sorti depuis des semaines, et ils ne faisaient que se disputer. Son fils est venu le chercher, finalement. Il n'en avait pas très envie, mais il est venu quand même. »

Par une ironie du destin, la solitude avait fini par réunir Mamá à cet homme qui l'avait niée toute sa vie durant. Elle l'avait accepté chez elle, malgré tout, mais elle n'avait pas pardonné, et lui, ne regrettait rien. Deux ans d'enfer sous le même toit, mais ce n'était rien, comparé à toutes ces années de rancœur que Mamá lui avait dédiées. Elle l'aurait supporté jusqu'à la fin, pour les mêmes raisons qui l'avaient amenée devant ce comptoir d'ambassade. Il était son mari. Toute la vie il avait été son mari.

En partant, il avait voulu reprendre la télévision. Mamá ne s'était pas laissée faire.

« Quand il est arrivé, il y avait une télévision. C'est lui qui a voulu la changer, mais personne ne lui a rien demandé. Maintenant elle est là, celle-là, et elle ne sortira pas de la maison. » La vieille dame ne lui avait laissé aucune alternative. La télévision était restée à sa place. Elle, elle était restée.

Ses deux mains posées sur le comptoir Mamá attendait maintenant que la réceptionniste corrige ce document jauni par le temps, qu'elle lui tendait de sa petite main veinée. La guerre avait détruit tant de vies, avait forgé tant d'histoires déballées sans retenue sur ce comptoir d'accueil, que cette dernière ne les comptait plus. Chacune si particulière et toutes si semblables pourtant, toujours aussi présentes dans le cœur de ces rescapés de l'Histoire.

« Votre certificat de mariage, Dieu seul sait si l'on va pouvoir le réhabiliter. »

Mamá n'avait pas l'intention de s'en remettre à Dieu, et la jeune femme l'avait déjà compris. Elle baissa les yeux. Le silence devint pesant. Personne n'était décidé à bouger de ce comptoir. La jeune femme pensa un court instant à son fiancé qui l'attendait à la sortie du métro, à son déjeuner qui était déjà bien compromis, à ses collègues qui ne tarderaient pas à revenir au compte goutte, au

monsieur en cravate qui avait promis de repasser. Elle prit son téléphone.

« Tu n'es pas encore partie déjeuner ? Ca tombe bien, j'ai ici une dame qui pourrait avoir besoin de ton aide. Je lui ai dit qu'il serait difficile de satisfaire sa requête, mais peut-être que tu pourrais écouter ce qu'elle a à dire ?... Merci... Mesdames, montez, deuxième étage, première porte à droite. »